

Devant lo petabosson

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 15

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Un certain nombre d'abonnés ont laissé revenir « impayé » leur remboursement. Nous croyons qu'il s'agit d'un oubli de leur part et leur ferons présenter un nouveau remboursement le 15 courant en les priant d'y réserver bon accueil.

« MADAME VA AU MARCHÉ »

LE marché ! C'est un grand jour pour Madame ; un jour qui revient deux fois par semaine et auquel doivent céder le jour de lessive et celui de « revue » générale.

Madame va au marché. Elle s'est levée, ce jour-là, un peu plus tôt que de coutume et a saisi Monsieur, au saut du lit, pour lui dire, en manière de bonjour :

— Dis-moi, chéri, c'est le marché, aujourd'hui... Tu comprends ?...

— Oui... Combien ?

— Hélas ! à présent tout est si cher. C'est une calamité ! Le plus possible ; tout ce que tu pourras me donner.

Et Monsieur s'exécute. Il n'a rien d'autre à faire.

Alors, si elle n'a pas de bonne, Madame, qui a tout préparé la veille, met le pot-au-feu, c'est le menu du jour, sur la flamme, qu'elle modère, afin que ça mijote, que ce soit bien au point à son retour et que Monsieur soit satisfait et ne trouve pas, en rentrant du bureau ou du magasin, une « soupe à la potte ».

Madame donne un dernier coup d'œil dans les chambres, où les lits sont encore découverts, met son chapeau, lance un coup d'œil au miroir, prend son panier ou son filet, parfois les deux, tourne la clef dans la serrure et s'en va.

Quand le temps est beau, le marché est un plaisir. Il y a de l'animation dans les rues, que bordent les corbeilles où s'étalent, propres et appétissantes, légumes et fruits, qu'accompagnent souvent de gracieux bouquets de fleurs champêtres.

Et Madame rencontre des amies, des connaissances. On s'arrête, on babille. C'est la cueillette des nouvelles.

— Comment, mais que me dites-vous là !

— C'est comme ça, ma chère.

— Mais, mais, si on n'aurait jamais cru.

— Oh ! vous savez, il y a longtemps que je m'en doutais.

— C'est vrai ?

— N'est-ce pas, avec le train de vie qu'ils menaient...

— Naturellement ; ils brûlaient la bougie par les deux bouts. A propos, avez-vous entendu dire que Madame X... avait eu une vilaine affaire ?

— Madame X... ? Pas possible ! Alors qu'y a-t-il eu ?...

— Faisons quelques pas, voulez-vous. Il me faut aller à la Riponne acheter du fromage ; mon mari ne veut que celui-là.

— Alors, vous disiez, au sujet de Madame X... ?

— Ah ! oui. Eh ! bien... Oh ! mais là, là, voici bientôt midi. Il me faut rentrer. Je vous reverrai.

— C'est dommage ; j'aurais bien aimé savoir.

— Soyez tranquille, vous saurez tout. Attendez !

— Au revoir ! Vous ne me ferez pas trop attendre.

Il est midi. Madame, le visage rouge et en transpiration, la poitrine haletante, les bras lourdement chargés, rentre avec précipitation.

Et le pot-au-feu mijote, mijote toujours tout tranquillement. Monsieur ne maronnera pas.

J. M.



DEVANT LO PETABOSSON

LEIN vâyant de tote lè sorte lè pétabosson : dâi dzein que vignant doû per doû, quemet lè bâo à la tserri, po sé fère à betâ la corda âo cou. Lé z'on l'ant dza la freppa âo dâi, à clli que l'é l'avant derrâi dâo côté dâo petit dâi et qu'on lâi dit lè damusalla. Ein a ion vegnâi jamé que quand l'ire bin bon soû. Et quemet pétabosson desâi à la gaupa porquie l'amenâve son gouguenâ dein clli l'état po écrire sè z'annonce, ie repondâi, la poûra drôla :

— Estiûsâ mé bin, monsu ! Mâ, quand n'é pas soû, lâi châi vâo pas veni.

Et clli galéza dzouvena que l'arreve on dzo tota soletta po sé maryâ :

— Et voutron hommo, so lâi fâ dinse Pétabosson.

— Le crâyé que la coumouna fournessâi tot, que repond la pernetta.

Dan, quand on sé vâo maryâ, faut adî itre doû, atant que possibllio, et on hommo et onna fenna. L'é lo bon Dieu que l'a fé lè z'affère dinse, dza dévant la Bibllia, tot âo coumeince-meint dâo mondo. L'é la moûda.

On dzo, dévant Pétabosson, arrevant dan doû bouon, ami que voliâvant

Fère on bocon d'accordâiron

Lalirette !

Fère on bocon d'accordâiron

Lariron !

Lo tsermalâi l'avâi à nom Muïet, la gouguenardâ, Frosine. Stasse l'étâi prâo galéza et dégremelhiâ, à cein que desâi son Muïet.

— Vâi corre lo veint, so desâi, et l'é viva quemet lè z'èpèlue. Avoué cein instruite quemet on menistre et sutya quemet on hussié exploitant.

Muïet l'étâi tot conteint d'avâi onna fenna que l'ausse on bocon d'inducachon, câ por li savâi pas lière et pouâve pas sé signi, po cein que n'étâi jamé zu à l'écoula et que cein s'é passâ lâi a dza onna pétâie d'année.

Quand l'Etat civi l'a zu écrit lè z'annonce, ie fâ dinse âi doû :

— Ora, se vo z'ite d'accô, vo faut signi.

— Signi ?

— Oi ! écrire voutron nom ! Muïet !

— L'é que, fâ Muïet, cougnâisso pas l'orthographe. (N'ousâve pas dere que savâi pas écrire).

— Eh bin, fâ Pétabosson, féde pi onna crâ.

Muïet preind la pllionmâ, que lâi pêsave atant dein la man qu'on battêran, et fabrique onna crâ.

— Ora, à vo Frosine.

La Frosine que savâi pas écrire assebin, quand bin fasâi état de tot cougnaitre, l'eimpougne la pllionma avoué lo bet dâi dâi et fâ assebin onna crâ, on bocon pe galéza que l'autra. Et pu, à l'eintor de clli crâ, ie fâ on petit riond. Muïet n'ein crayâi pas sè get de vère clli galé tourgue-lion et quand sant saillâi, l'a de dinse à sa Frosine :

— Dis mé vâi ! qu'é-lé clli petit tortollion que t'a met vé ta crâ.

La Frosine l'a repondu ein sé redresseint :

— L'é cein que l'appellant l'orthographe !

Marc à Louis.

LA CAVE

(Extrait d'une des spirituelles

« Lettres vaudoises », de M. Henri Laeser.)

LE bon moment pour apprécier le nouveau dans sa plus haute tonalité, jaillissant ferme du guillon, c'est droit avant les transvasages. « Si vous voulez encore goûter notre 1926, venez vite, nous ont prévenu les amis d'Epresses. Dépêchez-vous : nous allons transvaser et notre vin partira pour l'autre côté de l'Aar, histoire de réjouir le cœur de ces excellents Confédérés ! » Une telle invitation est irrésistible...

Comme le salon, la cave a son code de politesse, dont il s'agit de connaître les règles si l'on veut passer pour un monsieur bien élevé. Le malotru qui tape de son index sur le flanc des vases pour voir s'ils sonnent creux ou s'ils sont encore occupés comme une atteinte flagrante aux lois de la bienséance. Il en est de même, — ai-je besoin de le dire ? — pour celui qui avale son verre d'un trait, tel un voyageur altéré au milieu des sables du Sahara. On trouve aussi des gaillards qui oublient, une fois le petit verre à cannelures en main, de prononcer le mot de « Santé ! » traditionnel, « Santé », tout court, et non pas « A votre bonne santé ! » comme le font des esprits non avertis. Surtout, ne dites pas « Prosit ! »

Un ancien magistrat vaudois, qui fut le plus décoratif de nos préfets (et certes, nos préfets le sont, décoratifs) recevant des hôtes à sa cave, prononçait toujours les mots : « A la patrie » avant de vider son premier verre. Et je vous jure que l'évocation du pays dans ce lieu où se trouve le produit le plus authentique du sol vaudois qui donna tant de peines, mais qu'on soigna avec tant de vénération, ne manquait pas de grandeur...

La cave du vigneron vaudois... Seuls les ignares et les snobs peuvent hausser les épaules. Seuls les pédants et cette catégorie de gens pour lesquels Georges Favon avait créé ce mot de « vertuiste » peuvent faire la moue ou égrener leur dédain.

Notre grand Eugène Rambert leur a répondu de main de maître. Faisant allusion au mot d'un voyageur : « Vous autres Vaudois, vous êtes le premier peuple du monde, à la cave », il disait : « Cet éloge est-il mérité ? La cave est quelque chose. Ce n'est point une vulgaire dépendance, comme le bûcher. La cave est une maîtresse